

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal, Lentente 656-02.

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS	
FRANCE	STRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

AUTOUR DE LA GREVE DU HAVRE

Un éclair dans la nuit

Je reviens du Havre, de cette grande et ardente cité syndicaliste où j'ai passé pres de 15 jours de batailles et de luttes flévreuses.

Il m'est certes, très difficile de définir exactement mes véritables sentiments, durant ces jours et cette période intense où l'âpre voix de la guerre des classes appelaient tout le prolétariat maritime à une bataille commune contre le patronat de l'Armement qui, depuis fort longtemps, était habitué à collaborer, à composer avec de prétendus chefs, lesquels en cette circonstance se sont montrés les pires ennemis de la classe ouvrière et les meilleurs serviteurs du Comité central des Armateurs de France.

Je ne voudrais pas non plus que dans l'apercu d'ensemble que je m'efforcerai de faire sur cet admirable mouvement de classe, on puisse trouver la moindre parcelle de parti pris, l'ombre même d'une tendance, quelle qu'elle soit.

Durant ces douze jours passés chez les marins havrais, au cœur même de la lutte et de l'action violente et parfois brutale des classes, je me suis toujours efforcé de pénétrer le sentiment, l'idée qui animait les marins du Havre et qui, pendant trois longues semaines, les ont dressés en un bloc compact et redoutablement armé, face aux puissances coalisées des armateurs et des politiciens de toutes catégories.

Car il est un fait sur lequel il ne faut point se méprendre ; les inscrits maritaires du Havre n'ont pas lutté seulement contre leurs propres exploitants sur le terrain économique, mais encore contre ceux qui sur le terrain social et de classe prétendent représenter et défendre les intérêts du prolétariat.

Jamais encore, depuis que le Travail se dresse devant le Capital, aucune corporation ne s'est trouvée dans une aussi tragique situation que celle où se sont trouvés les inscrits havrais. Contre eux, contre leur beau mouvement, se sont dressées toutes les forces de répression gouvernementale et patronale, toutes les forces de trahison et de délation.

Voilà ce qu'il nous faut bien comprendre. Et pourtant, les marins ont vaincu ; et pourtant ils ont obligé le capitalisme d'une branche d'industrie à capituler et à reconnaître leur force collective.

Pourquoi cela, pourquoi cette victoire ? C'est parce qu'au fond d'eux-mêmes, ils sentaient qu'ils avaient raison contre tous, que leur bataille était celle de tous les marins des ports de commerce français et qu'aucune organisation politique ne pouvait se prévaloir de l'action engagée par eux-mêmes en toute sincérité et connaissance de cause.

C'était comme jamais elle ne le fut, la bataille précise et implacable de toujours, des éternels spoliés contre les éternels spoliateurs.

Et cela est beau, et cela est magnifique, surtout à une époque où le prolétariat lui-même est incapable de combattre pour ses propres intérêts de classe.

Aussi malgré tout, malgré les manœuvres des uns et les mensonges des autres, malgré la réprobation des dirigeants confédéraux des deux C.G.T., et le silence prudent et intéressé de la presse qui se prétend d'avant-garde, nous voyons dans la grande bataille maritime qui vient de se livrer au Havre, le signe annonciateur d'un redressement du mouvement syndical, l'ère nouvelle où les producteurs maîtres de leur action, sauront faire le front unique contre toutes les puissances politiques et économiques liées et solidaires contre eux pour provoquer leur défaite.

La grève des marins du Havre est tout un enseignement. Puissent ceux qui ont encore des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, regarder en face les terribles réalités et les redoutables aspects de la guerre sociale !

Nul doute qu'ils en dégageront plus d'une leçon !

Auparavant, pour bien comprendre le sens de la lutte formidable dont la ville du Havre fut une fois de plus le théâtre, il nous faut remonter à la genèse même du conflit. Le 31 juillet, les marins du paquebot *La Fayette* en-

gagèrent l'action. Par 57 voix, la grève générale fut décidée.

Comprenez bien ceci : ils étaient 57 marins pour décider de la lutte à mener contre les armateurs, ils étaient 57 au premier jour, et ensuite 1.200 et 2.000.

Le mouvement fit boule de neige et se généralisa à un tel point qu'au bout de 8 jours, ils étaient 3.000, puis 4.000, 6.000 ; et lorsque la reprise du travail fut décidée, les marins se trouvaient au nombre de 8.000.

Il faut remonter loin dans les annales du mouvement maritime pour trouver la trace d'un conflit de cette envergure.

Voyons maintenant quelles forces ont poussé les inscrits dans cette gigantesque bataille. Depuis longtemps, ils étaient, eux aussi, divisés par cette maladie politicienne qui a tant fait de ravages dans nos rangs ; mais un beau jour, ils se dirent que l'unité ne pouvait être possible qu'en se mettant en dehors de ces deux organismes infestés de pourriture, de démagogie et d'impuissance qui étaient la C.G.T. et la C.G.T.U.

Ils se réfugièrent alors dans l'autonomie ; et c'est là, que débarrassent des politiciens, de leurs haines et de leurs mensonges, ils purent se grouper à nouveau en tant que classe exploitée et ayant à faire face au même ennemi : le capitalisme de l'Armement.

Car qu'on le veuille ou non, il faut que les travailleurs se pénètrent bien de cette vérité : Jamais les marins n'auraient triomphé s'ils étaient restés liés et solidaires de l'une des deux C.G.T.

Par les voies de l'autonomie, de l'indépendance la plus absolue de classe ; ils ont non seulement démontré au patronat maritime que leurs revendications étaient essentiellement professionnelles, mais encore ils sont arrivés à insuffler au prolétariat de la mer, ce sentiment héroïque de la lutte des classes, sans lequel aucune action sérieuse ne peut être entreprise.

Sentant que l'Union Syndicale des Marins de France refusait leurs idées et leurs intérêts propres d'exploitants, les marins au premier signal du combat, se sont aussitôt groupés et ont fait bloc autour de cette jeune organisation où les politiciens n'avaient aucune influence.

Les politiciens syndicalistes de la rue La Fayette et de la rue de la Grange-aux-Belles ont bien compris le danger que représentait pour eux, le grand mouvement de classe des inscrits havrais. Les uns et les autres, ils ont fait bloc pour que la magnifique grève des esclaves de l'Océan échoue lamentablement ; ils ont observé à son égard le silence le plus complet.

Cette grève étant un mouvement de masses, venu des profondeurs de la vie misérable et maudite où se débattaient désespérément des milliers de producteurs et n'étant pas dirigé d'en haut, il fallait à messieurs les fonctionnaires syndicaux, pour que demeure leur règne, que ce mouvement se termine par un échec complet.

Il n'en a pas été ainsi. Malgré tout, malgré les politiciens, la trahison et le silence prudent des chefs syndicaux, les inscrits maritimes ont vaincu.

Puisse cette cruelle leçon souffler les uns indispensables et les marquer au front pour toujours du signe d'infamie !

Durant ces longs jours vécus parmi les travailleurs de l'Océan, j'ai pu me rendre compte qu'ils étaient les ennemis irréconciliables de toute politique. Ce qui m'a frappé surtout, c'est le long cri de haine et de réprobation des marins havrais à l'égard des dirigeants confédéraux.

Partout, on n'entendait que ces mots : Oui, ce qu'il faut, si nous voulons nous réorganiser, si nous voulons connaître à nouveau le passé de luttes et de batailles ardues, ce qu'il faut, c'est détruire de fond en comble cet organisme pourri qu'est la vieille C.G.T.

Jamais encore, je n'avais entendu gronder contre les chefs lafayette, d'assez rudes et terribles colères.

C'est qu'aussi jamais trahison ne fut plus complète et étalée au grand jour comme le fut la trahison des confédérés en cette bataille.

Non contents de recruter de la chair à travail pour briser le mouvement des inscrits, ils pousseront l'audace ou plutôt le cynisme jusqu'à venir déposer

comme témoins à charge contre les victimes de l'action syndicale.

C'est pourquoi maintenant, quoi que puissent faire les réformistes, la C.G.T. est morte à jamais pour le prolétariat maritime.

Les marins ne reconnaissent plus le Travail dans cette organisation qui s'est faite l'auxiliaire non seulement des armateurs et des pouvoirs publics, mais encore de la police et de la magistrature.

Cela est triste, profondément triste ; mais dans la nuit où s'engloutit le vieux organisme confédéral, parmi les ténèbres qui emportent les vastes espoirs de la période héroïque d'avant-guerre, nous voyons luire l'aube nouvelle où les maudits et les exploités, débarrassés de la tutelle de leurs mauvais bergers, sauront s'organiser à nouveau et faire front contre les puissances de proie et de violence qui dominent le monde vivant.

Voyons maintenant quelles forces ont poussé les inscrits dans cette gigantesque bataille. Depuis longtemps, ils étaient, eux aussi, divisés par cette maladie politicienne qui a tant fait de ravages dans nos rangs ; mais un beau jour, ils se dirent que l'unité ne pouvait être possible qu'en se mettant en dehors de ces deux organismes infestés de pourriture, de démagogie et d'impuissance qui étaient la C.G.T. et la C.G.T.U.

J. BAILLOT.

LE FAIT DU JOUR

L'opérette continue...

Le gouvernement d'Herriot a donc des intentions de suicide ? C'est la première réflexion qui vient quand on va déclarer qu'il va prendre « une offensive » contre la vie chère.

On aurait envie de lui crier : « Casser l'ordre ! Mais, ne nous embalmons pas, Herriot sait, tout autant que vous et moi, ce qu'il faut penser d'une telle offensive. Je suis sûr que ni lui, ni ses ministres ne se prennent au sérieux. Quand ils sont réunis ensemble, ils doivent faire comme les augures de Rome : lire de leur comédie et de la crédibilité des masses.

Tout d'abord, un gouvernement qui voudrait s'attaquer aux mercantis autrement qu'en paroles, aurait les reins cassés sur l'heure. Les organisateurs de vie chère, de tous poils et de toutes nuances, ont une puissance à laquelle rien ne résiste, sinon une révolution.

Je déje bien les parlementaires ou ministres les mieux intentionnés — si cette race existe — d'empêcher les mercantis d'exploiter le public, sans toucher à la sacro-sainte propriété. Et y toucher n'est pas du ressort de nos politiciens. Ils ne s'aventureront jamais sur ce terrain.

Je sais bien qu'on va me parler de réprimer les abus. Allons donc ! Tous ceux qui sont à la tête des administrations ou nantis de fonctions politiques sont ou hommes d'affaires eux-mêmes, ou plongés dans un milieu d'hommes d'affaires, dont ils tirent le plus clair de leurs revenus.

Voyez-vous tous ces avocats-députés, même des partis prétendus avancés, mener la guerre contre les mercantis, alors que ce sont les seuls clients qui leur rapportent.

Il faudrait aussi briser ces organisations syndicales de petits patrons agricoles qui ont si merveilleusement utilisé l'association pour tuer la concurrence et imposer des prix maxima à la clientèle.

Aussi bien dans le domaine agricole qu'industriel et commercial, les syndicats d'exploitants ont supprimé totalement ou partiellement la loi de l'offre et de la demande qui était la pierre de fondation de l'économie politique.

Ces groupements de mercantis ont des ramifications ou des accointances dans toutes les administrations, depuis la justice, jusqu'à la politique. Tout honnête homme qui voudrait entraver leurs pratiques est bientôt brisé.

Herriot et sa clique iraient se heurter à cette puissance ? Allons donc ! C'est risible que d'y penser. Pur battage pour faire patienter le public.

Ce sera encore une comédie de plus. Quand les victimes en auront assez d'être dupées et tournées en ridicule, elles finiront peut-être par chercher elles-mêmes la seule solution : la suppression des parasites.

A Narbonne les ouvriers agricoles sont en grève

Toulouse, 34 août. — Dans une réunion tenue hier soir, à l'Hôtel de Ville, le Syndicat des ouvriers agricoles et viticulteurs de Narbonne, après avoir vainement demandé la signature d'un contrat de travail, a décidé la grève. La Municipalité avait fait présenter aux employeurs plusieurs propositions de contrat, mais les gros propriétaires ont refusé de signer.

C'est qu'aussi jamais trahison ne fut plus complète et étalée au grand jour comme le fut la trahison des confédérés en cette bataille.

Non contents de recruter de la chair à travail pour briser le mouvement des inscrits, ils pousseront l'audace ou plutôt le cynisme jusqu'à venir déposer

La guerre chimique et les savants officiels

Sur l'invitation de la Société des Nations, un comité international de savants a été chargé, dès 1921, d'établir un rapport sur « les effets probables des découvertes chimiques dans les prochaines guerres ».

Ce travail fut accompli par les professeurs André Meyer, du Collège de France ; Angelo Angeli, de l'Institut royal d'études supérieures de Florence ; Pfeiffer, de Bruxelles ; J. Bordet, de l'Institut Pasteur de Bruxelles ; W.-B. Cannon, de l'École de Médecine de Harvard ; Th. Madsen, de Copenhagen ; le sénateur Paterno, de l'Université de Rome ; J. Enrique Zanetti, de l'Université de Columbia, New-York.

Le rapport est aujourd'hui terminé. Il sera soumis, le mois prochain, à la cinquième assemblée de la Société des Nations. Nous venons d'en prendre connaissance. Résumons-en ici les grandes lignes.

Les savants officiels sont d'accord pour reconnaître qu'« indépendamment des divers procédés employés lors de la dernière guerre entre combattants du front, on peut en concevoir d'autres qui atteindront les populations civiles aussi sûrement que les combattants ». Le professeur W.-B. Cannon affirme que « nous n'avons rien vu, au cours de la dernière guerre, qui soit comparable aux perspectives probables de destruction des centres industriels et de massacres des populations civiles, au cas où un nouveau conflit important viendrait à se produire ».

Ensuite les auteurs du rapport examinent les effets des différentes « armes chimiques ».

Les « corps irritants » comprennent les gaz lacrymogènes, les gaz sternutatoires et les gaz vésicants. L'effet de ces derniers est particulièrement terrible.

Certains de ces produits, tels le sulfure d'éthyle dichloré, appelé également gaz « moutarde » ou « yperite », produisent des blessures de la peau et des membranes muqueuses qui peuvent être extrêmement graves. Toutes les fois, en effet, que la peau est exposée à la vapeur produite par l'évaporation lente de l'yperite, de grosses ampoules apparaissent dans un délai de deux à huit heures. La gravité de ces blessures dépend, d'ailleurs, de la durée de l'exposition aux vapeurs du gaz ; elles peuvent être de simples petites ampoules locales résultant d'une faible exposition au gaz, ou, au contraire, un phénomène général extrêmement grave de tout le corps dans le cas d'une exposition de longue durée aux vapeurs du gaz, ou d'un contact effectif avec le liquide. Sur les membranes muqueuses, l'action de ces gaz entraîne la nécrose de la membrane et laisse ensuite à vif une surface très proche à l'infection.

D'autre part — et c'est l'effet principal — le sol infecté d'yperite contamine, par contact, ceux qui le traversent ou qui stationnent. L'yperite pénètre les tissus des vêtements et les transforme en véritable vésicatoire qui, par simple contact, communiquera leurs propriétés vénitantes. Le terrain et les objets infectés conservent leur agressivité pendant un certain nombre de jours.

Les corps dits suffocants ou asphyxiants déterminent des blessures mortelles du poumon. C'est ainsi que le chlore, la bromacétone, la chloropirine, l'oxychlorure de carbone, l'acroléine, lorsqu'ils sont inhalés, produisent l'afflux de liquide venant du sang jusque dans les cavités aériennes du poumon. L'homme atteint d'œdème pulmonaire meurt à la façon d'un noyé, avec les spasmes d'une agonie terrible. L'oxychlorure de carbone ou phosgène a été de tous les gaz de cette catégorie le plus efficacement employé.

D'autres corps agissent directement sur le sang, tel l'oxyde de carbone, qui produit la mort par syncope du cœur habilement, et, contrairement à la

croissance, générale, sans douleur. Celle absence de douleur, et même l'ignorance qu'il existe une lésion quelconque augmentent le danger, car il est difficile d'amener les victimes à se rendre compte de la gravité de leur état, et à les empêcher de faire des efforts qui fatiguent un cœur déjà surmené.

Enfin les toxiques du système nerveux, tels les composés à base d'acide cyanhydrique, paralySENT d'emblée le système nerveux. Toutefois, les gaz connus de cette catégorie ne produisent cet effet paralySANT qu'à un degré de concentration assez élevée.

telleciuels. Hélas ! ils n'ont pas changé depuis août 1914.

Voyez donc l'ignoble conclusion de leur rapport à la Société des Nations :

« En conclusion, constatant, d'une part, les applications de plus en plus nombreuses et variées de la science à la guerre, observant, d'autre part, que le véritable danger — danger de mort — pour une nation se rait de s'endormir confiante en des conventions internationales pour se réveiller sans protection contre une arme nouvelle, il paraît à la Commission essentiel que les peuples sachent quelle terrible menace est ainsi suspendue sur eux. »

« Que chaque nation se défende... et se prépare à la guerre chimique contre la guerre chimique des autres nations », voilà ce que cela signifie.

C'est la négation même de la Société des Nations au nom de laquelle on prétend parler. C'est la négation de toute entente internationale contre la guerre. C'est la course aux armements entre peuples qui se trouve ainsi justifiée.

Ces savants modernes n'ont pas trouvé d'autre formule, en la circonstance, que l'antique et féroce : « Si vis pacem, para bellum. »

Oh... civilisation...

L'effort anarchiste en province

A VIERZON

Le groupe anarchiste de Vierzon avait organisé, samedi, un meeting en faveur de l'anarchie nationale et internationale. Le camarade Chezoff développa devant une salle pleine et attentive, tous les arguments militants en faveur de cette mesure de justice dans tous les pays, y compris la Russie.

Ce fut un résumé en règle contre les gouvernements mondiaux.

Naturellement, les communistes se trouvèrent là et profitèrent de l'occasion pour essayer de faire l'apologie du régime barbare des bolcheviks, sans aucun succès, avec les armes qui leurs sont chères : la calomnie et l'injure. Les esclaves de Moscou tiraient un bon moment la tribune, oubliant totalement, du reste, de parler de l'anarchie.

Chazoff répliqua violemment et fut très applaudie.

En somme, excellente journée pour la propagande.

Sous la troisième République

Les bagnes d'enfants

La prétraille, tortionnaire de gosses

En bien ! voici aujourd'hui une histoire qui montre, mieux que tout réquisitoire, comment ceux qui se prétendent les disciples du Christ, ceux qui osent psalmodier la phrase : « Laissez venir à moi les petits enfants », entendent leur sacerdoce.

Il y avait, jusqu'alors, l'Etat qui torturait les adultes et les gamins, c'est son rôle : instrument de coercition, il ne peut engendrer que la torture. Mais voici que ceux qui se proclament les redempteurs, qui ont toujours plein la bouche les mots de charité, bonté, amour, voici que cette engence damnée qui fit jadis l'inquisition et qui enfreint de sourdes menées contre toute pensée libre : voici que ces êtres immondes touchent aux petits enfants.

On connaît la célèbre chanson de Béranger : « Voici les hommes noirs qui passent, petits enfants bâisez vos tabliers. » On sait, sur ces discipes d'Escarobet, des histoires scandaleuses du confessionnal. Mais voici que, non contents d'assouvir leurs instincts bestiaux sur les petits, ils accaparent encore l'enfance pour en faire de la chair à souffrance.

Sous le prétexte de recueillir les orphelins, on torture, durant de longues années, la marmaille dont le sort navrant est de n'avoir plus de parents sur terre.

C'est de l'*« Œuvre des Enfants Pauvres et des Orphelins de Paris »*, fondée par Mgr de Forges, qu'il s'agit.

Par une propagande infallible, les prêtres vont chez les veufs qui ont une progéniture ; ils les persuadent, avec leurs mots doucereux, de leur abandonner leurs enfants dont ils se chargeront, disent-ils, de l'éducation et de l'entretien jusqu'à leur majorité.

Quelquefois, il arrive qu'un pauvre ouvrier qui trime péniblement pour ne pas amasser une paie suffisante à son gosse et à lui-même, se laisse convaincre par les phrases captieuses et donne aux curés l'enfant dont il croit faire un heureux.

Las ! la réalité est horriblement décevante. Au lieu d'un relèvement, au lieu de trouver une famille, en place de l'affection, l'enfant ne rencontrera que des mauvais traitements, des brimades et un esclavage atroce.

C'est ainsi que nous avons reçu une lettre d'une camarade qui fut cloîtrée pendant six ans à Champ-la-Llonne (Ardèche), maison de cette fameuse « Œuvre des Enfants Pauvres » — et nous avons été pris d'une grande colère en lisant les faits que le frère récit dévoile.

Venue à Paris avec ses parents, la camarade se trouva privée de sa mère à la suite d'un drame — et le père travaillait à lui-même, se laisse convaincre par les prêtres qui lui suggèrent d'envoyer ses filles à la maison de Champ-la-Llonne.

Il hésita longuement toutefois, mais, enfin, la misère se faisant sentir trop lourdement, il fut obligé de se séparer de ses enfants.

D'abord, il leur fut imposé un dur travail durant douze à treize heures par jour. Le lever avait lieu à cinq heures du matin, l'ouverture des ateliers à six heures ; à huit heures, une soupe infecte et trois noix de sucre étaient distribuées aux gosses ; puis, travail jusqu'à midi. Là, comme repas substantiel : une écuelle de débit et un morceau de lard. Reprise du travail à une heure jusqu'à sept heures. Une bolée de soupe et une sardine étaient alors accordées aux pauvres victimes. Les fillettes étaient réduites à voler le manger des porcelets et, pour ce fait, elles étaient impitoyablement battues.

Arrivait-il qu'une gosse, affaiblie par le manque de nourriture, urinait au lit ? Alors, le matin, les sceaux de « charité » la débarbouillaient avec le drap encore humide, lui frottant la figure jusqu'à ce que le sang vienne à la lèvre et que le visage soit tuméfié. Puis, ensuite, sur la faisait séjourner un assez long moment dans le réfectoire, la face couverte du drap maculé.

La fillette demandait-elle un médecin ? Elle était alors battue et mise au pain sec.

Voilà comment les curés soignent les gosses dont ils ont eux-mêmes demandé la charge !

Une fillette, rebutee par les mauvais traitements, refusa d'être joue un rôle dans les pièces, on l'enferma durant quatre jours dans un cachot et on ne lui donna pas pour toute nourriture que du pain sec.

Il y eut jusqu'à cent vingt élèves ; on leur donnait, en rémunération de leur dur travail, la somme de vingt-cinq francs par mois. Quinze francs leur étaient retenus pour leur nourriture et les dix autres francs étaient placés pour les divers besoins à la Caisse d'Epargne.

Les scours de charité, comme paroles d'humaine consolation, leur disaient que leurs parents étaient de tristes sières qui les

Contre la crise du logement

SALAGNY TIENS LE REMÈDE

Gabriel Guillaud souffrait de la crise du logement. En vain parcourait-il les rues de Paris en quête d'une maison portant la traditionnelle pancarte : « A Louer ». Rien ; pas la moindre petite chambre.

Et Gabriel Gilland regagnait mécaniquement sa chambre d'hôtel quand il rencontra son ami Salagny.

— J'ai trouvé ton affaire, lui dit Salagny. Mais il me faut une commission de 1.500 francs.

— Le marché est conclu, dit Gilland, tu les auras.

Et Gabriel Gilland, ayant déboursé ses 1.500 francs, s'installa dans un coquet appartement meublé au 30, de la rue des Banquiers.

Avant-hier matin, il eut une désagréable surprise. On sonna chez lui. Il alla ouvrir et se trouva en face d'une dame qui lui dit :

— Mais, monsieur, que faites-vous chez moi ?

— Comment, chez vous ? Mais je suis chez moi. J'ai assez payé pour ça.

— A qui ?

— A M. Salagny.

— Mais, c'est mon frère !

Et la dame s'expliqua l'histoire. Profitant de son absence, le frère avait usé et... abusé de l'appartement vacant de sa sœur.

Et le pauvre Gilland dut repartir à la chasse au logement.

nos échos

Illusions perdues.

Un brave ouvrier plombier de Lagny, père de six enfants et assidu lecteur, depuis de nombreuses années, du journal *l'Humanité*, croyant trouver auprès des rédacteurs de cette feuille l'appui et les conseils pour faire défendre l'un de ses enfants poursuivi en justice pour une peccadille, s'en vint frapper à cette porte pour lui toujours hospitalière aux pauvres travailleurs. Reçu par quelques membres de la rédaction et ayant dévoilé le but de sa démarche, il se vit immédiatement demander les renseignements suivants :

— Etes-vous membre du Parti communiste ?

— Non, je suis indépendant et n'ai jamais voulu appartenir à aucun parti politique.

— Etes-vous syndiqué ?

— Non, je travaille seul et ne suis plus syndiqué depuis quelques années ; mais, j'ai fait jadis de la propagande et de l'action révolutionnaires !

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Eh bien, je croyais que *l'Humanité*...

— Qui ? Vous croyiez que... Vous êtes un contre-révolutionnaire !

Sur ce, le brave ouvrier, interloqué, fut remis entre les mains d'un certain employé nommé « Paulus », lequel fait, entre parenthèses, une assez répugnante besogne dans cette officine.

Ceux-ci lui fit lire une pancarte collée au mur qui lui signifiait son expulsion : « Ici n'ont accès que les membres du P.C. et les syndicalistes infidèles à celui-ci. » Et, délicatement, il fut mis à la porte par l'employé sus-nommé.

Le pauvre homme n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Jeté à la porte de la maison de Jaurès ! Pas possible !!!

○○○

Voici l'automne.

Rien de plus mélancolique et de plus douloreux que cette venue de l'automne, lorsque septembre d'or va naître et que la pluie tombe, chantant le lament des misères humaines...

Il est à remarquer que cette saison est propice à la méditation et à la réflexion. Les blessés, les mourants de la terre, ceux que la roue de la civilisation a torturés, sentent alors toute l'acuité de la tragédie dans laquelle ils succombent.

Mais ceux qui ont conservé la force de révolte, l'énergie de réagir, ceux-là fournit les armes qui serviront à détruire les puissants d'un jour, ceux qui croient au règne éternel de l'injustice.

○○○

Buste de prince.

En Angleterre, on vient d'ouvrir un concours pour le plus beau buste du prince de Galles. Et on doit employer le produit de la vente à soulager, paraît-il, quelque victime de la dernière tuerie.

Ces sortes d'œuvres soi-disant bienfaisantes sont des stupidités sans nom. Stupides d'une effigie de prince snob. Désirous aumône, sans rapport avec le cours du change, à un ancien soldat plus ou moins abruti.

○○○

Lires et délires.

Gabriele d'Annunzio fait construire un théâtre dans sa villa. Ce théâtre pour grand *Mas-tu-vu* aura 40 places, tout neuf ! Chacune coûtera 1.000 livres. Une paillie !

M. Gest, à qui le poète a raconté cela, a regué de lui, comme présent, une épingle ornée d'une perle splendide, mais avec cette exigence qu'avant de la mettre à sa cravate son hôte lui piquât par trois fois la main avec la pointe du bijou, pour écarter le mauvais sort.

Le théâtre d'Annunzio est bien le prototype de ces défilés militaires et capitalistes, épais de pseudo-poésie, qui joignent l'outréavidance d'une luxe inouï à l'imbecillité de la superstition.

○○○

Un journal bien informé.

Le grand assommoir des masses est au courant de tout. Il n'en laisse passer aucune et renseigne ses lecteurs avec une maestria vraiment remarquable.

Qu'on en juge par ces lignes parues dans *l'Humanité* de vendredi au sujet des grèves dans les ports : « Le mouvement se maintient. La grève des différentes catégories de travailleurs des ports se poursuit sans changements notables. Chez les inscrits, aucune modification grave n'est à signaler, de même que parmi les dockers.

Lorsque l'organe des Beni-Oui fut patraire ces lignes, il y avait quarante-huit heures que les ouvriers du port du Havre avaient décidé la reprise du travail. Tout naturellement, cette bonne vieille *Humanité* ignorait la chose.

Il n'y a pas très longtemps qu'un des pisse-copie de cette feuille moscovite nous racontait que le *Lib.* cherchait encore ses lecteurs !

A notre tour, serait-il indiscrète de demander aux nombreux rédacteurs qui pullulent dans l'immeuble du 142 de la rue Montmartre à quelle source ils puisent leurs renseignements pour être si bien au courant du mouvement social ?

Et, ma foi, à défaut de lecteurs, Machin ne ferait pas mal de chercher des rédacteurs qui soient à même de reproduire exactement les faits de la vie économique.

Où aller ce soir ?

OPERA-COMIQUE. — Madame Butterfly.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Saltimbanques.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le Mariage forcé ; Hernani.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Le Mystérieux Jimmy.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Méde-

cine.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dornano, Brubach, Line de Tarbes et Louis Loréal. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : L'Antenne magique.

LA CHAUMIÈRE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon) — Dranoë et les chansonniers.

sur une agonie...

L'avenir est aux syndicats autonomes

moyens aussi efficaces, si ce n'est plus, doivent être envisagés. Je n'insiste pas, pensant être suffisamment compris.

L'organisation syndicale a besoin, ai-je dit, d'être remaniée. Je dois avouer que ce remaniement s'accomplit actuellement sous l'action des événements. Mais il faut aider ces événements.

La centralisation ouvrière, nous l'avons vu, ne peut plus lutter contre la centralisation capitaliste. Opposons donc à cette dernière la fédéralisation la plus étendue de la classe ouvrière. Abattons à tout jamais les centres dirigeants, les bureaux centraux des organisations ouvrières. Éparpillons-nous en autant de syndicats autonomes, reliés simplement entre eux par une correspondance très suivie et non pas par un bureau central despote et omnipotent, comme c'est le cas dans TOUTE Confédération.

Que ces groupements autonomes s'accordent pour l'action présente, s'unissent momentanément durant toute l'action en cours, harcèlent le bloc patronal de tous côtés à la fois, sans une minute de répit. Celui-ci ne pourra répondre par l'arrestation des chefs ouvriers, ceux-ci n'existant plus ; il ne pourra non plus connaître à l'avance — comme actuellement — les dessins des syndiqués, ceux-ci agissant spontanément et sans mot d'ordre.

Désormais, le capitalisme verra peut-être alors s'ouvrir sous ses pas la fosse que lui prophétisait Karl Marx. Mais contrairement à ce que pensait ce dernier, ce serait la classe ouvrière, par le Fédéralisme, qui serait le fossoyeur de son ennemi mortel. Supprimons les têtes — je veux dire les meneurs et leurs fonctions — de la classe ouvrière. Reliions aux vieux souvenirs les Confédérations du Travail et toute autre organisation où la libre initiative est brimée. Saluons et aidons, par contre, la venue de l'armée gigantesque des groupements autonomes libres et modernes, cadres élasciques qui joueront le véritable Fédéralisme, c'est-à-dire l'ensemble des énergies individuelles librement coordonnées pour abattre le répresseur actuel et pour assurer le bon fonctionnement de l'organisation de la nouvelle société enfin instaurée.

Marcel LEPOIL.

La voix intérieure

A travers le Monde

ANGLETERRE

LA GREVE DE COVENT GARDEN

On télégraphie de Londres que la grève des porteurs de Covent Garden serait près de toucher à sa fin, les patrons ayant invité les grévistes à reprendre le travail lundi. La dépêche ajoute que plusieurs centaines de porteurs ont déjà signé l'engagement de reprendre le travail.

Nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves. C'est, en effet, l'éternelle tactique patronale de pression contre les grévistes.

Rien ne prouve que, à part quelques jaunes ou pauvres diables, l'ensemble des grévistes se laissera prendre à cette manœuvre.

TEMPETES

ET TREMBLEMENTS DE TERRE

Des orages formidables ont eu lieu dans différentes parties de la Grande-Bretagne. Les routes furent couvertes, et certains endroits, de 23 centimètres de pluie.

Dans le Lancashire, l'eau a recouvert des centaines d'hectares de terrain.

A Loshaber, un tremblement de terre a été ressenti vers 11 heures, et les secousses ont duré 6 secondes.

Une seconde secousse a été éprouvée.

Des secousses ont été également ressenties à Loshaber-House, en Ecosse. Peu de dégâts.

LE SALAIRE DANS LA BONNETERIE

Londres, 23 août. — Le différend qui s'était élevé dans les Midlands, entre patrons et ouvriers de la bonneterie, au sujet des salaires, pour tissus faits à la main, vient d'être réglé. Aux termes du nouvel arrangement, conclu pour deux ans, le personnel recevra une gratification supplémentaire de 9 pence par shilling, garantie contre toute réduction tant que l'indice du prix de la vie se maintiendra à 90 points au-dessus du niveau de 1914.

FIN DE LA GREVE DU BATIMENT

Londres, 23 août. — Aux termes de l'arrangement conclu hier soir, entre le syndicat national des patrons et le Fédération des ouvriers du bâtiment, les ouvriers reviennent à dater du 1er octobre 1924, une augmentation de salaire de un demi penny par heure, augmentation qui sera consolidée à partir du 1er février 1926. Ils acceptent, en revanche, que la semaine de travail, en été, soit fixée à 46 heures et demie dès l'introduction officielle de l'heure d'été en 1925. (Ils avaient demandé la semaine de 44 heures).

Le travail doit reprendre partout lundi prochain.

ALLEMAGNE

L'accord de Londres fait l'objet de discussions passionnées au Parlement et dans la presse.

Les nationalistes surtout critiquent les directives de cet accord.

L'opposition en profite pour mener campagne contre le gouvernement.

De tous ces débats et polémiques, il apparaît que la situation n'est nullement changée. De même que les gouvernements différents ont trouvé les bases d'un accord dont les travailleurs feront les frais, les parts politiques en feront tout autant.

BELGIQUE

ON ENTRETIEN LA HAINE

Une importante cérémonie d'inauguration du monument commémoratif des 71 fusillés de Latour, a eu lieu cet après-midi.

On avait mobilisé pour cette occasion un grand nombre de personnes et toutes les sociétés d'anciens combattants de Belgique.

Des discours ont été prononcés qui, naturellement, ne concluaient pas à la lutte contre la guerre. La haine entre les peuples est savamment entretenue par ces professeurs de la mort.

Une cérémonie a peu près semblable, a eu lieu à Tournai, à propos de l'exhumation de soldats vendéens.

— A Ostende, un moine, ex-commandant d'artillerie, a prononcé un discours. Les précheurs de haine sont à l'œuvre.

LES ETRANGERS DANS LES MINES

Une campagne est faite contre la présence d'ouvriers étrangers dans les mines.

FEUILLET DU LIBERTAIRE DU 24 AOUT 1924. — N° 67.

Illusions perdues

par Honore de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

DAVID SÉCHARD A LUCIEN

Mon cher Lucien, tu trouveras ci-joint un effet à quatre-vingt-dix jours, et à ton ordre, de deux cents francs. Tu pourras le négocier chez M. Mélivier, marchand de papier, notre correspondant à Paris, rue Serpente. Mon bon Lucien, nous n'avons absolument rien. Ma femme s'est mise à diriger l'imprimerie, et s'acquête de sa tâche avec un dévouement, une patience, une activité qui me font bénir le ciel de m'avoir donné pour femme un pareil ange. Elle-même a constaté l'impossibilité où nous sommes de t'envoyer le plus léger secours. Mais, mon ami, je te crois dans un si beau chemin, accompagné de cours si grands et si nobles, qu'il ne saurais failloir à ta belle destinée en te trouvant aidé par les intelligences presque divines de MM. Daniel d'Arthez, Michel Chrestien et Léon Giraud, conseillés par MM. Meyrault, Bianchon et Rida, que la chère lettre nous a fait connaître. A l'insu d'Eve, je t'ai donc soumis cet effet, que je trouverai moyen d'acquitter à l'échéance. Ne sors pas de ta voie : elle est rude, mais elle sera glorieuse.

DAVID. D

EVE SÉCHARD A LUCIEN

Mon ami, ta lettre nous a fait pleurer tous. Que ces nobles œufs vers lesquels ton bon ange te guide le sachent : une mère, une pauvre jeune femme, prieront Dieu pour et matin pour eux ; et, si les prières les plus ferventes montent jusqu'à son trône, elles obtiendront quelques faveurs pour vous tous. Oui, mon frère, leurs noms sont gravés dans mon cœur. Ah ! je les verrai quelque jour. J'rai, dussé-je

La grève des mineurs dans le Borinage

On les rend responsables du dernier accident, par insuffisance de préparation au travail des mines.

Ce ne sont pas les malheureux étrangers qui sont responsables, mais bien plutôt les exploitants qui, dans le but de faire baisser les salaires, organisent l'immigration.

ITALIE

MUSSOLINI N'OSE PAS VOYAGER

Le dictateur italien connaît si bien la popularité dont il jouit qu'il n'ose plus aller là où les spadassins du fascisme ne peuvent plus le protéger.

Il devait aller à Genève, assister à la séance inaugurale de l'Assemblée de la Société des Nations. Il fait annoncer officiellement qu'il n'ira pas.

Quelle bravoure !

ÉTATS-UNIS

LA CAMPAGNE ELECTORALE DU GENERAL DAWES

Le général Dawes a ouvert officiellement lui-même, hier, à Augusta, sa campagne électorale pour la vice-présidence. Dans son premier discours, le général Dawes dit que MM. Coolidge et Hughes, en désignant des représentants officiels au Comité des Experts, avaient sauvé les États-Unis d'une disgrâce sans nom.

Il ne faut pas s'étonner de voir le général Dawes entrer dans la lice électorale : c'est l'homme des financiers américains. Militarisme, politique et finance, touchant trio !

La jalouse qui rend féroce

Voici encore un atroce drame de la jalouse.

A Reims, l'ouvrier cordonnier portugais Domingos dos Santos Silva, en rentrant chez lui, trouve sa compagne, Berthe Dodé, en compagnie de l'ouvrière peintre Steck.

La jalouse lui fit monter la colère à la tête et sortant de sa poche un revolver « bull dog », acheté la veille, il tira à bout portant sur Berthe qui est atteinte à l'oreille gauche. Un second coup de revolver atteignit Steck au crâne.

La fille de la victime, Olga, accourut au bruit des détonations et appela à l'aide. Le jaloux criminel continua à tirer.

Cerné par la police, traqué par les pompiers, il ne se rendit qu'à bout de munitions et trempé par l'eau dont l'inondait une lance d'incendie.

Revenu à la raison le malheureux Domingo n'en sera pas moins privé de l'affection de celle qu'il aime et, en outre, il devra compter avec la société qui, elle aussi, se mêle brutalement de ce qui ne la regarde pas.

La révolution est faite !

Elections dans le canton de Luc (arrondissement de Toulon) pour un conseiller d'arrondissement.

Angelin Rebustel, candidat communiste, a été élu.

L'« Huma » d'aujourd'hui va chanter victoire.

Hein ! la Révolution avance à grands pas. Car les bolcheviks sont des irrévolutionnaires et ne font pas de politique !

Pas tranquille

Le ruffian Mussolini a définitivement résolu de ne pas aller à Genève, pour assister à la séance inaugurale de l'Assemblée des Nations.

Et pourquoi cette abstention de ce rusé compère diplomate ?

Pour des motifs de politique intérieure, nous dit-on.

Le spectre d'un lendemain vengeur hante cet individu et on croirait même qu'il ait.

Le cadavre de Matteotti est là, tout près de cette Roche Tarpeienne d'où sera précipité ce larbin hissé au Capitole par les bandits fascistes.

Mussolini n'ira pas à Genève.

Son gouvernement de malheur s'en ira bientôt, les pieds devant.

Les dernières nouvelles que nous avons reçues dans la soirée de samedi nous laissons espérer que le conflit sera terminé dès ce matin — la commission mixte des mines devait être convoquée au début de la semaine.

Or, voici que rien ne va plus ! Et, non seulement rien ne va plus dans le borinage, mais la grève menace de s'étendre sur tout le territoire belge.

En effet, les patrons refusant de revenir sur leur décision de diminuer les salaires ont repoussé les propositions des mineurs.

Naturellement, toutes les tentatives possibles ont été faites pour enrayer ce mouvement, mais rien ne peut maintenant empêcher la volonté de vaincre des ouvriers qui refusent de subir des exigences scandaleuses des patrons miniers.

Car un fait est là qui parle avec une terrible éloquence :

Les bénéfices réalisés par les Compagnies sont fantastiques, puisque les actions valent aujourd'hui plus de trente fois leurs prix d'émission.

Or, c'est au moment où ces compagnies connaissent une prospérité financière qu'elles n'auraient jamais osé espérer, c'est au moment où les dividendes distribués sont les plus élevés que l'on veut réduire le prix de la journée de travail des ouvriers mineurs.

Ceux-ci ne sont pas dupes et savent l'opulence vie des actionnaires, aussi persistent-ils jusqu'au jour où le patronat devra s'incliner et revenir aux salaires normaux — l'unanimité du prolétariat en lutte obligeant les rapaces à céder devant la force ouvrière.

Le patronat essaie de reprendre petit à petit tous les avantages qu'il lui ait amené à accorder au lendemain de la guerre, par crainte d'une révolution ; le capitalisme reprend le poil à la tête — mais si les ouvriers savent partout imiter la combativité des mineurs de borinage, force lui sera bien de mettre les pouces et de compter un peu avec ses racailles, jusqu'au jour où ceux-ci briseront définitivement leurs chaînes.

Courage, les mineurs ! et le Minotaure rendra gorge !

A Montpellier les vendangeurs revendent

Hier matin, s'est tenu, à Montpellier, un meeting de vendangeurs. Ils exigent des propriétaires : 24 francs pour les hommes, 12 francs pour les femmes, plus le vin et la soupe du soir, et ce n'est pas payé !

Les pieds nus

La reine d'Italie aurait été émuée par les pieds nus d'une petite pauvresse et lui aurait envoyé un présent pour acheter des bas.

Les petits cadeaux des grands de la terre à des enfants misérables sont d'une ironie qui met la rage au cœur d'un vrai réfractaire.

Car, pour un pied nu qu'on chausse, combien d'autres vont s'ensangler aux cailloux du chemin !

Il ne faudrait pas que les exploitants croient qu'ils peuvent éteindre ou diminuer l'esprit de révolte par des gestes d'une fausse charité.

Les possesseurs de la richesse et du pouvoir ont ainsi leurs « divertissements », au sens pascalien du mot, c'est-à-dire que, blasés sur nombre de plaisirs, ils recherchent, en se courrant des misères qui les intéressent objectivement, des sensations neuves et des frissons nouveaux.

Ne nous laissons pas prendre à ces gestes de théâtre !

Un yacht fait naufrage

Brest, 24 août. — Un naufrage s'est produit aujourd'hui vers midi, dans le goulet de Brest. Le yacht de plaisance « Cour-Arès », ayant à bord son propriétaire et M. Lucius Denoncourt, âgé de 47 ans, et un officier marinier, M. Le Bras, qui allaient prendre part aux régates du Trezihir, a chaviré sous voiles en face de Mingant, à l'âge de 97 ans.

La barque « la Brise », pilotée par M. Férec, a rectifié peu après M. Le Bras. Quant à M. Denoncourt, il a coulé à pic et toutes les recherches faites jusqu'à présent pour retrouver son corps sont restées vaines.

Victimes d'une partie de plaisir, ils nous intéressent moins que les travailleurs se faisant tuer à la tâche.

Ne nous laissons pas prendre à ces gestes de théâtre !

En peu de lignes...

Discussion mortelle

Deux amants se disputent, hier soir, dans leur logement et, tout à coup la femme se jette par la fenêtre. Ce fait divers qui nous parvient dans la nuit, est un exemple typique des funestes résultats de la jalouse.

Deux êtres qui s'aiment, et même simplement deux êtres qui s'estiment, se donnent une franchise sans acrimonie.

La colère, à laquelle se joint une haine qui emporte tout, doit être réservée aux criantes injustices sociales.

En lisant les autres...

La Misère du Pauvre Monde

Sous ce titre, le « Quotidien » publie la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en chef,

C'est un père éploier qui vous écrit, non pour lui, car il est malheureusement trop tard, mais pour éviter que d'autres familles soient de même frappées dans leurs affections. Voici les faits :

Ma fille, âgée de quinze ans et demi, travaillait, comme apprenne, à Suresnes, dans une usine du boulevard de Versailles ; elle a été renvoyée brutalement, le mardi 12 courant, à 9 heures du matin, sans que sa mère ou moi soyons même avisés de ce renvoi. La pauvre petite, affolée et désespérée, est partie se jeter à l'eau et je n'ai plus aujourd'hui devant moi qu'un cadavre.

Il me semble que les industriels exigent que les enfants au-dessous de seize ans soient présentés par leurs parents ; ne pourraient-ils pas, par réciproque, avertir ceux-ci quand ils prennent une décision plus ou moins justifiée vis-à-vis d'eux ? Mais c'est probablement trop demander à ces millionnaires profiteurs et egoïstes que leur importe la vie d'un enfant de quinze ans !

Si réellement la loi permet de tels actes, elle est bien mal faite, mais connaissant toutes les compagnies générales que vous avez menées déjà en faveur de la classe ouvrière, je vous signale cet événement dolorieux, pour que, grâce à la publicité de votre journal, vous obtenez pour les enfants un peu plus de protection et de pitié, et que d'autres familles ne soient pas plongées, pour les mêmes causes, dans un état aussi cruel que celui qui me frappe.

Veuillez croire, Monsieur le Rédacteur en chef, etc., etc.

A. B.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Unité

Malgré les dangers de l'unité, en déclarations non définies dont nous menacent Lepoil, qui nous dit : l'unité par la base à ses critiques, voilà ce qu'il nous faudrait élucider et définir ? Quelles critiques ? La est la pierre de touche pour toute discussion à ce sujet.

Il ne s'agit nullement de dire cette partie à ses critiques : il faut les définir dans l'intérêt même de la classe ouvrière, ainsi que l'unité pour que, enfin, nous sortions des heurts et du marasme où nous patageons dans les organisations, cause d'impuissance due à l'emprise politique, dont l'unité aura plus facilement raison derrière la Charte d'Amiens.

Tu déclares : « La scission s'est faite sur des divergences de théories. C'est une des raisons, c'est entendu, mais ce n'est pas la seule, car la politique a joué le gros rôle d'une façon voilée au début, plus affirmatif aujourd'hui, n'oublie pas cela, que seule l'unité pourra défrayer. »

Ton argumentation laisse prétendre qu'il y a impossibilité de développer dans le syndicalisme par l'unité l'affranchissement des individus, et cela parce que, dis-tu, divergences de théories, que tu supposes inconciliables, par conséquent indissolubles, devant exister toujours, la division aussi par répercussion l'unité fait la force) est aussi un vain mot en ce cas.

C'est la négation de la valeur propagande, de la force active des individus pour le développement de notre idéal ; tu commets là une erreur fondamentale, tu supposes donc les individus capables de s'affranchir en dehors des discussions et des luttes, dans une société comme celle que nous vivons.

Ainsi de nous présenter des dangers non définis, tu t'eras bien d'y réflechir. Certes, chacun peut commettre des erreurs, mais la tienne me paraît grosse, si je ne suppose pas que tes déclarations désirent rechercher la controverse.

Il est certain qu'après l'unité, il y aura toute de divergences théoriques, comme tu le dis, mais cela est nécessaire, même pour notre éducation propre ; reconnaît-il que l'unité permettra l'obtention plus certaine du succès dans notre action revendicative, en attendant l'expropriation, car nous sommes en capitalisme, non l'oublisons pas.

La division permet l'arrogance du patronat et des dirigeants, dont nos essais d'efforts impuissants font rire, et cela parce que dispersés.

Si, par exemple, ton point de vue se réalisait et que la division persiste, c'est toute action impossible, car vouée à l'échec ! Nieras-tu cela ? C'est aussi entretenir les divergences tendancielles qui sont si bien l'affaire des fonctionnaires avises tandis que l'unité, qui n'apportera certes pas le bonheur immédiat, mais elle a pour but d'essayer d'aplanir cela, et si minimes que soient les résultats il vaut mieux travailler à diminuer le mal qu'à l'entretenir, même encore aurais-tu raison que nous devons tout de même à la cohésion des forces ouvrières, où alors c'est l'arrêt de notre affranchissement.

Nous devons aller à l'unité par les moyens les plus adéquats à l'intérêt ouvrier qui se trouvent à la base, que tu te veuilles ou non (fédéralisme et non centralisme), cela acquis, c'est à toi et à nous à ouvrir l'œil, et par notre action éviter les dangers que tu supposes, qui seront moins grands que ceux occasionnés par la division.

En tout cas, tes déclarations auront la valeur d'ouvrir une controverse nécessaire à la solution inévitable, sinon ce sera l'ordre dispersé dans l'action, surtout devant les événements ; tu vois d'ici les résultats qui feront rire les castes politiques et dirigeantes. Cela doit nous inciter à la réflexion et à ouvrir l'œil : sentiras-tu peut-être la nécessité de ce que tu voudras rejeter.

Je préfère le langage de Lemmonier, malgré son illusion sur le danger de l'autonomie : allons, allons, pas si dangereuse que cela, puisque la menace et le fait résultent obligent à la réflexion qui n'est pas éloignée de la raison et de la cohésion de toutes nos forces, car l'autonomie n'a de valeur seulement comme moyen conduisant à celle-ci qui, bien comprise, supprime le principal obstacle à cette union (les fonctionnaires intéressés, que tu le veuille ou non, l'autonomie disparaîtra avec l'unité, n'ayant plus de raison d'être). Donc, tranquillise-toi sur le tourment dangereux, qui est beaucoup moins que la situation présente.

GASCOU.

L'unité possible

Dans le *Libertaire* du 17 août, sous la signature de Marcel Lepoil, paraît un article intitulé : « Dangers et impossibilité de l'Unité. »

L'article est fort long, et je n'ai malheureusement pas le temps d'en commenter tous les passages.

Je le regrette, car il en est de très judicieux et qui peuvent être pour l'avenir de précieux enseignements.

Il envisage, en effet, la situation créée dans les organisations syndicales après la fusion des éléments lafayettistes et unitaires.

Il nous signale l'existence, ou plutôt la renaissance, de cette friction entre réformistes et révolutionnaires ; il nous montre le fossé profond qui sépare les deux fractions : les buts, les moyens d'action, les méthodes.

Il n'est pas niable qu'entre le syndicaliste révolutionnaire partisan de l'expropriation capitaliste, de la disparition de l'Etat, et ce par l'action directe de classe, c'est-à-dire par la grève générale insurrectionnelle aboutissant à la Révolution, et le syndicaliste réformiste partisan de réformes comme la nationalisation des grands moyens de production et d'échange, de la participation aux bénéfices, des échelles de salaires, des retraites, qui, pour l'obtention de ces palliatifs, n'envisage que des démarches auprès des représentants des Pouvoirs publics, il existe des divergences de

conceptions et de tactiques qui font que le jour n'est point proche où les idéologies qui les divisent seront unifiées.

Mais de là à affirmer l'impossibilité de l'Unité syndicale et même de la signaler comme un danger pour le syndicalisme, il y a de la marge ; et le camarade paraît s'éloigner quelque peu de l'esprit même du syndicalisme défini dans la *motion d'Amiens*.

Celle-ci déclare, en effet, que le syndicalisme groupe, sur le terrain économique, tous les travailleurs quelles que soient leurs conceptions philosophiques, politiques ou religieuses.

Elle indique que le rôle immédiat de l'organisation syndicale est la lutte pour l'aboulissement des revendications des travailleurs : augmentation des salaires, réduction des heures de travail, amélioration des conditions hygiéniques de travail, etc..

Puis, considérant que l'objectif de ce mieux-être ne peut être qu'un palliatif, elle précise que la C. G. T., poursuivant l'émancipation totale des travailleurs, ne pourra y parvenir que par l'expropriation capitaliste : suppression du patronat et abolition du salariat, résumant son rôle social en ces deux mots : « Bien-être et Liberté. »

Tous les travailleurs, réformistes ou révolutionnaires, réellement imbûs, en dehors de tout groupement politique, d'un esprit purement syndicaliste, ont fait leurs à la fois les déclarations fondamentales, les buts et les moyens d'action définis dans la motion précitée.

Ils se différencient dans l'application des moyens d'action et des formes de réalisation.

Nous ne nions pas les frictions inévitables qui se produisent encore au cours des discussions que soulèveront entre les deux tendances les prochaines luttes contre le capitalisme. Mais, nous n'y voyons aucun danger. Bien au contraire, nous pensons qu'elles ne pourront qu'être fécondes et instructives pour tous.

C'est l'absence d'éléments révolutionnaires depuis la scission qui a fait dévier définitivement la vieille C. G. T. jusqu'à la collaboration de classes et la collusion avec les gouvernements dits de gauche.

Que se reconstitue une C. G. T. unique, et l'on verra, à nouveau, l'esprit révolutionnaire venir servir d'aiguillon aux camarades endormis dans le réformisme.

L'action dessillera les yeux, sous les rudes coups que ne ménage jamais le patronat ; c'est vers ceux dont l'action virile répondra, que se tourneront les travailleurs.

La grève des Inscrits en est une preuve : en dehors de leurs chefs et même contre eux, les partis de la mer se sont dressés et, par l'action directe, font subir de rudes assauts au Comité des Armateurs.

Toute autre conception du syndicalisme est empreinte de sectarisme et s'éloigne de l'esprit de la Charte d'Amiens.

Le travail régit la vie économique et sociale, le syndicalisme en est l'organe essentiel, puisqu'il groupe tous les travailleurs. Il ne peut nécessairement le faire qu'en dehors de tout esprit de parti ou de secte.

Robert EDOUARD,
du C. A. pour l'Unité syndicale.

A la conquête des masses

Depuis pas mal de temps, nos bons fidèles de toutes les Russies et de toutes les orthodoxies nous râchent aux oreilles que pour faire leur révolution et prendre le pouvoir, il faut s'élançer d'abord à l'assaut des masses et les conquérir de haute lutte. Tous les jours, cette brave vieille « Huma » part en guerre contre les social-fraîtraires de tout acabit et lance le fameux mot d'ordre : « Allons aux masses. »

Ma foi, au risque de déplaire aux saints pontifes du moscovisme, nous nous permettrons de leur faire remarquer qu'ils ont une singulière façon d'aller aux masses. Depuis quinze jours, tout le monde a pu remarquer le tam-tam orthodoxe au sujet de la grève de la fourrure, et le silence le plus complet, le plus absolu et l'on pourrait dire le plus intéressé, observé par l'organe indéfendable des poires cachemires à l'égard du mouvement des inscrits maritimes.

Pourtant, quand on se réclame des masses à « Zino », ou bien de la volaille à plumes ou à poils du capitaine Trent, on ne devrait pas ignorer les chemins qui conduisent vers ces fameuses masses profondes du prolétariat. On ne devrait surtout pas perdre le nord à un tel point d'en arriver à faire passer la grève des fourrures pour un mouvement de masse et la bataille des marins pour un épisode de la vie de petits-bourgeois fatigués de travailler. Non, décidément, le journal de Marcel n'a pas du tout été à la page révolutionnaire et messianique de la Sainte Orthodoxie, et l'un de ces beaux soirs, où bien de ces tristes matins, nous verrons les éclairs et la foudre du Kremlin s'abattre avec fracas sur le consortium Brécol-Sémard-Cachin et C. Comment ! Voilà trois ou quatre cents fourrures qui se sont mis dans la tête qu'à cette époque de l'année, on pouvait assez facilement se passer de fourrures et qu'ils pouvaient très bien, sans porter préjudice à l'intérêt national, se repérer quelque peu ; d'un autre côté, voilà un des plus grands ports de commerce de France immobilisé soudainement par la grève des inscrits, voilà tous les grands courriers qui sillonnent l'Océan brusquement arrêtés, voilà l'intérêt national, les relations diplomatiques en jeu ; et, de tout cela, le journal des masses et du grand soir ne souffre mot. Par contre, les fourrures sont copieusement servis et ils ne peuvent faire un pas dans la rue sans qu'un nourrisson du 142 soit à leurs trousses.

Mais pourquoi diable l'« Huma » s'est-elle désintéressée des grèves du Havre ? C'est bien simple : les marins étaient autonomes et antipatriciens. Ah ! s'ils avaient été unitaires, tous les matins, l'organe à Machin nous aurait annoncé le grand soir. Ceci, n'est-ce pas, explique tout.

LAUTO NOMISTE.

Travail exercé par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12 rue Paul-Lelong, Paris.

Les huit heures

Parmi les questions inscrites à l'ordre du jour du dernier Comité National fédéral qui siègea à Paris les 27 et 28 juillet, les 3 questions suscitées ont été parmi celles qui ont le plus retenu l'attention de celui-ci.

Comment pourra-t-il en être autrement, ne sont-ce pas les trois points qui intéressent le plus le mouvement ouvrier, puisqu'ils concernent les espoirs ou les déceptions de la classe ouvrière, désirant plus de bien-être, plus de liberté et, enfin, plus de cohésion face au patronat, au capital, à l'Etat, auxquels sont liées nos conditions d'existence, suivant que la classe ouvrière saura les résoudre. Son sort ne peut dépendre ni des parlementaires, ni des ministres, ni d'aucun parti, mais de sa force seule ; les jours qui vont venir, l'avenir de ses enfants, seront rieurs et remplis de promesses, si celle-ci va appliquer les décisions de son organisation de classe, le syndicat ou, en cas contraire, la situation présente qui est loin d'être gaie pour les travailleurs s'aggrava davantage, et l'esclavage subi par nos pères, sera à nouveau sa réapparition.

Que les travailleurs y réfléchissent, nous sommes à un tournant de l'histoire du mouvement ouvrier ; suivant que les ouvriers apporteront de la volonté, de la résistance pour lutter contre l'oppression qui les dévaste, la grève sera résolue.

Cette question déjà vieille, en a-t-elle fait verser des torrents d'encre, combien de discours ont été prononcés, combien de jours de prison ont été octroyés aux militants, ses ardens défenseurs qui en connaissent la portée bienfaisante. Combien de misères, de souffrances ont été endurées, combien de jours de privations, le sang ouvrier n'a-t-il pas été donné comme de coutume versé par la bourgeoisie, quand la classe ouvrière en mal d'émancipation, clame sa volonté énergique et se dresse face à elle, avec ses moyens d'action directe, les seuls dont elle tient compte, car ce n'est que vivant la peur, commencement de la sagesse, que la bourgeoisie et tous ses suppôts composant l'appareil gouvernemental, s'incent.

Et malgré tout cela, nous en sommes aujourd'hui amenés à constater que cette conquette bienfaisante qui accordait deux heures de plus de liberté à l'ouvrier, qui enrayait le chômage, qui lui laissait le temps de s'éduquer, de comprendre l'horrible drame dont il est victime depuis sa naissance jusqu'à sa mort, donnée en 1919 par la bourgeoisie, clame sa volonté énergique et se dresse face à elle, avec ses moyens d'action directe, les seuls dont elle tient compte, car ce n'est que vivant la peur, commencement de la sagesse, que la bourgeoisie et tous ses suppôts composant l'appareil gouvernemental, s'incent.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Combien cela durera-t-il ? Pendant ce temps, le ministère du travail, à la dévotion de la haute finance, du patronat et de la bourgeoisie, ne sentant plus aucune opposition se manifester, a donné ordre à ses inspecteurs du travail de démolir cette loi édictée des huit heures. Tour à tour, toutes les régions du pays y passent et des règlements d'administration publique, rendus par les inspecteurs, en arrivent à consacrer les 9 et 10 heures par jour, ceci de par les dérogations et récupérations de toutes sortes qui y sont incluses à la demande du patronat et sans ne tenir aucun compte des désirs formulés par les organismes représentant la classe ouvrière, que l'on considère comme quantité négligeable.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trompé une fois de plus, la classe ouvrière à déserter ses syndicats, son seul moyen de lutte et d'affranchissement et, désillusionnée, s'est enfermée dans un egoïsme coupable qui permet à la bourgeoisie, qui constate, et était de choses, de se redresser et de démolir une à une, les conquêtes ouvrières.

Encouragée par la division introduite dans le mouvement ouvrier par des partis se réclamant de la classe ouvrière, par les déviations que l'on a fait subir au mouvement syndical, que chacun veut accaparer à son profit pour en tirer, une fois au pouvoir, les avantages qui en découlent, et qui ont semé la confusion, trom